La Reine Maive

LÉGENDE IRLANDAISE.

Slievemore, un soir de juillet. La nuit va tomber sur l'île d'Achill, cette grande terre à l'Ouest de l'Irlande, "la dernière dans ces latitudes qui s'entretienne avec le soleil couchant." Dans l'air qui fraichit on entend la grande voix lointaine de la mer, qui tout autour de l'île brode la grève de sa mobile frange d'écume. Sur la place du village des hommes coiffés de grands chapeaux, des femmes vêtues de robes rouges portant des manteaux rejetés sur l'épaule entourent un ménétrier dont le violon pleure dans le vent. C'est John O'Daly, un petit vieux, bossu et courbé par les ans; sa figure e t un fouillis de rides entouré par de longs cheveux blancs qui tombent sur les épaules. Doucement, tristement son archet touche les cordes, puis sa voix s'élève, très fraîche encore, et les assistants répètent les refrains. Ils sont lents et tristes les chants des pêcheurs d'Irlande; ils parlent de filles dont les amoureux firent naufrage, d'épouses qui disent adieu à des maris qu'elles ne reverront plus ou de parents qui partent en exil pour l'Amérique.

"Allons, ménétrier, donne-nous autre chose!" dit tout à coup, pendant un silence, entre deux chants, la voix d'un touriste qui s'était mêlé au groupe sur lequel il tranchait par son air insouciant et joyeux, sa moustache au vent, sa petite casquette de voyage et ses knickerbockers. "Chante-nous maintenant une chanson gaie!— Une chanson gaie?" reprit le vieux musicien.

—Oui, une chanson à boire comme tu en sais pour les garçons qui rentrent au logis après avoir pêché au large d'Achill Head; ou bien un des airs que tu joues lorsque tu marches devant un cortège de fiancés?

Les hommes et les femmes qui entouraient John O'Daly regardaient le nouveau venu avec étonnement.

"Etranger, étranger," murmuraient-ils.

A la fin le ménétrier répondit d'une voix sourde:

"Ce ne sont pas là les chants que m'a appris la Reine Maive!"

Et il commença une complainte en gaélique.

Le lendemain, l'étranger sut l'histoire de la Reine Maive.

Par une nuit de Noël, John O'Daly, jeune et joyeux revenait d'une veillée dans une ferme perdue au loin dans les tourbières. On avait parlé des fées, mais bien poliment, car chacun sait combien il est aisé de les offenser, et John, qui courait déjà la nuit pour chanter dans les villages ou les fermes, les connaissait mieux que personne. Lorsque le vent sur sa route faisait tourbillonner les menues pailles et les feuilles, il savait que c'était parce que les fées dansaient en rond et ne manquait jamais de lever son chapeau en disant:

Dieu vous bénisse!

Une fois déjà, il avait rencontré le Pouca, ce cheval marin qu'on voit galoper sur les grèves pendant les belles nuits, et, dans les vagues de la baie de Clew, il avait cru voir jouer ces sirènes, qu'on nomme Merrows.

Il s'en allait fredonnant des vers bizarres, que personne n'a jamais compris:

Rum fum, boodle boo,
Ripple, dipple, nitty dob,
Dum doo, doodle coo
Raffle, taffle, chittibou.

Le ruban de la route se déroulait sans fin devant lui et le profond silence de la campagne irlandaise semblait peser sur ses épaules. C'était l'heure de la nuit où rien ne remue sauf les fantômes dans les cimetières, où toutes les portes sont fermées excepté celles des tombes; aucune lumière ne luit sauf celle des étoiles clignotantes et des feux follets qui se lèvent à droite et à gauche de la route. Il marchait d'un petit pas alerte, scandé sur le refrain qu'il se répétait à lui-même:

Rum fum, boodle boo
Ripple, dipple, nitty dob.

Tout à coup à un endroit de la route qui s'élève en pente douce, environ une lieue avant Slievemore, il aperçut une lumière qui courait sur le sol. Ce n'était point un feu follet, la lune ne brillait pas derrière les nuages et John comprit qu'il allait voir une fée. Il se signa dévotement et, tout en marmottant des prières, il poursuivit sa route. Soudain, à dix pas de lui, sur une éminence couverte de bruyère rose, une femme apparut. Elle avait une figure allongée, très blanche, de beaux yeux, une voix douce et un costume de mode ancienne. D'après les descriptions qu'on lui avait faites, John reconnut cette fée et ôtant son chapeau, il dit en s'inclinant très bas:

"Dieu bénisse la Reine Maive!"

"John," reprit celle-ci avec un sourire pareil à ceux des anges dans le ciel, "tu es un bon ami des fées et je vais te faire un présent; je puis te donner la richesse ou l'amour. que choisis-tu?"

Le musicien, étonné mais nullement craintif, ne se pressait pas de répondre; il regardait les yeux de la Reine Maive, bleus comme l'eau de la mer autour de la grotte de Fingal et brillants comme des diamants dans la pâleur lumineuse de son beau visage. Il y a un délicieux poète chinois qui prétend que chaque homme a dans le cœur un chapelet d'œufs d'amour et qu'il suffit du regard d'une femme pour le faire éclore .... John répondit enfin:

"Je préfère l'amour!"

Alors la Reine Maive ne sourit plus; elle devint toute sérieuse, presque triste:

"Tu es un poète, un fou," dit-elle. "Allons, adieu, pauvre amoureux!"

Et elle s'évanouit comme un brouillard du matin.

John O'Daly s'en revint vers Slievemore, mais il ne chantait plus son refrain sautillant de tout à l'heure; il murmurait les paroles d'une lamentation funèbre. Il avait une promise dans le Connemara, auprès de la ville de Clifden; mais il ne retourna pas le voir et il ne se maria jamais. Ses chants devinrent tristes comme la plainte du vent sur les tourbières, et soit qu'il joue de la cornemuse, soit qu'il touche les cordes d'un violon, il fait pleurer les âmes.

Il restera ainsi toute sa vie, car celle qu'il aime est plus loin de lui qu'une morte: c'est la Reine Maive!

CHARLES LEGRAS.

Hausse sur le Ble.

Unn hausse sérieuse s'est produite sur le prix du blé la semaine dernière.

En dix jours le prix monta de 7 c. à Chicago et de 5 c. à Duluth.

Un moment même, le blé a atteint 74 c. à flot à Duluth.

Depuis, le prix a légèrement baissé, mais il reste ferme dans les environs de 70 cents.

Comme l'approvisionnement visible continue à être inférieur à celui de l'année dernière, en d'autres termes, comme les fermiers conservent leur blé, il y a tout lieu de croire que le prix actuel se maintiendra.

On n'a pas encore fixé de prix pour le blé séché, mais M. McKellar est actuellement en tournée dans la Province pour donner des conférences au sujet du blé humide.

Il recommande particulièrement de surveiller le blé placé dans des greniers froides, car ce blé peut paraître sec et cependant s'il a été rentré humide, il se trouvera, au printemps, pourri et impropre à tout usage.

Pour s'en assurer, il suffit d'en rentrer une certaine quantité, qu'on place non loin du poêle, et au bout de quelque temps on se rend compte rien qu'au toucher s'il est humide ou non.

La Tuberculose et le Lait.

Une importante réunion a eu lieu le 31 janv., à Winnipeg, sous la présidence du Dr Patterson, Officier de Santé pour la ville, dans le but de discuter la question de la tuberculose et du lait des vaches contaminées.

Plusieurs vétéritaires et propriétaires de troupeaux ont fait des déclarations qui méritent d'attirer l'attention.

De ces déclarations, il semble que malgré toutes les affirmations contradictoires, un certain nombre de vaches sont atteintes de tuberculose.

Sur 334 vaches examinées par le Dr Little, V. S., depuis le 1 décembre, 165 étaient contaminées ou suspectes. Un troupeau de neuf vaches, dans lequel une vache était contaminée, comptait, quelques semaines après, six vaches contaminées, le propriétaire s'étant refusé à faire abattre la bête malade qui avait, par la suite, transmis les germes aux autres.

Dans ces conditions, il semble qu'il y ait lieu pour le Conseil Municipal de prendre des précautions, afin de sauvegarder la santé publique, surtout celle des jeunes enfants.

La méthode qui paraît la meilleure serait de former une compagnie laitière, qui achèterait le lait aux laitiers des environs, leur évitant ainsi, une perte de temps considérable nécessitée par la livraison à domicile.

Cette compagnie analyserait le lait, le pasteuriserait et le livrerait ensuite à la consommation.

De cette façon on sauverait de la ruine les fermiers qui se livrent actuellement à la vente du lait, et qui seraient dans l'impossibilité de se soumettre aux conditions rigoureuses, fixées par la loi, c'est-à-dire l'abattage de toute bête reconnue atteinte.

D'après les chiffres fournis, les laitiers gagneraient ainsi une cent par gallon de plus et la santé publique serait protégée.

Il n'y a aucun doute que la tuberculose est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit généralement, et l'avenir de notre élevage nécessite des mesures sérieuses à cet égard.

En Hongrie.

La Chambre des Députés en France est l'objet de nombreuses plaisanteries, de la part des étrangers qui aiment à exagérer les scènes violentes ou simplement tapageuses auxquelles se livrent parfois ses membres.

Mais elle n'a pas, semble-t-il, le monopole de ces disgrâces, et sans parler des coups de poings échangés au Congrès Américain, le spectacle qu'offre la Chambre Hongroise laisse loin en arrière, toutes ses contemporaines.

Le président du Conseil Baron Banffy est provoqué au duel et provoque.

Le général Fejevary, ministre des honveds, demande et offre réparation par les armes. Des magnats, des professeurs, les hommes les plus pondérés s'apprêtent à aller sur le terrain et nous ne désespérons pas, si cela continue, d'y voir marcher les curés-députés, se remémorant le temps où, à la tête des milices paroissiales, les prêtres combattaient les infidèles jusque dans les marais de Mohacs.

Au Reichsrath viennois, on s'injurie grossièrement. On échange des coups de poings, on se jette à la face des verres de bière ou de champagne. Au Kepviselœhaz de Budapest, il y plus de retenue dans l'injure, dans ce sens qu'elle est toujours suivie d'une provocation en règle; mais le vacarme n'est pas moins formidable.